

que fût ce système, il en était néanmoins résulté quelque bien. La France avait arraché l'Europe au joug de la maison d'Autriche et empêché que les puissances catholiques ne l'emportassent dans le monde uniquement par la force des armes, triomphe dont l'erreur s'accommode toujours, mais que la vérité rejette comme fatale et indigne d'elle. Pendant que ce peuple orthodoxe s'obstinait ainsi à faire la guerre à sa propre cause, et qu'il la ravivait, sans le savoir, par de longues adversités, il prêtait à la renaissance catholique le concours plus utile encore de sa foi et de ses vertus. Les enfants de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de sainte Thérèse, de saint Ignace, l'avaient doté de leurs maisons d'éducation, de prière et de dévouement, et lui avaient assuré un ascendant moral d'autant plus fort, qu'il s'exerçait sans le concours d'aucune puissance humaine. Tel était le grand dessein dont, en dépit de leur ambition, Henri IV, Richelieu et Mazarin venaient d'être les instruments, et auxquels les frondeurs eux-mêmes avaient peut-être travaillé en arrêtant l'agrandissement de leur patrie ; car un pays prépondérant ne devient-il pas trop souvent par là même oppresseur ?

LXXXIV. A l'intérieur, un mélange d'absolutisme et de liberté offrait au premier abord la même inconséquence, au fond les mêmes avantages et la même supériorité. Les Français n'avaient ni la mollesse des Espagnols et des Italiens, qui abritaient leur caducité sous un pouvoir sans limites, ni cette science de l'intérêt bien entendu, ce froid instinct du commerce et des affaires, qui réunissaient les protestants en nations compactes, disciplinées, connaissant leur but, et invariablement attachées au gouvernement qui les y conduisait. Généreux et légers, plus prodigues qu'avares, se dévouant sans mesure à Dieu ou au plaisir, aimant avec idolâtrie un souverain de leur goût ou attaquant sans réflexion celui qui leur déplaisait, ils semblaient voués par leur caractère à l'anarchie ou au régime absolu. Malgré sa sagesse, la bourgeoisie parlementaire, dans ses essais de liberté, avait échoué

aussi follement que l'ancienne féodalité, et depuis cette malheureuse tentative l'unique désir de la nation était, non de prendre part aux affaires, mais de trouver un nouveau François I, un autre Henri IV, à qui elle pût permettre de tout oser. Mais sous ce triste symptôme de servilité se cachaient encore un invincible esprit de critique, une liberté sans bornes d'opinions, de langage, d'écrits, une haine sans miséricorde pour les cruautés et les perfidies, un vif sentiment d'honneur, en un mot, une puissance d'opinion plus généreuse, plus intelligente, plus forte que toutes les institutions libres de l'époque.

LXXXV. Pendant les troubles de la Fronde, comme sous la main de Richelieu, les lettres et les arts avaient continué à prospérer sur ce sol fécond. Formés par des gens d'élite, la langue et le goût étaient arrivés à leur perfection. Si les pays protestants, alourdis par les affaires matérielles, n'étaient plus sensibles qu'aux sensuelles et violentes beautés de l'art romantique, à la fougue de Shakespeare ou à la verve prosaïque des peintres flamands, les pures traditions, les règles sévères, les nuances délicates de l'art antique revivaient dans les salons de Paris, et y tempéraient la langueur italienne ou la dureté espagnole. Pendant que Mazarin faisait jouer des opéras, des tragédies avec machines, son ami Fouquet, non content d'embellir de statues et de fontaines son parc de Vaux, prodiguait ses faveurs à de jeunes et admirables écrivains. Sous sa protection venait de paraître un acteur inspiré, né sous les piliers des Halles, d'abord comédien de province, bientôt, dans son genre, rival de Corneille, Molière, retrouvant sous une forme moins vulgaire le joyeux bon sens de Rabelais et de Montaigne, flagellant sans pitié les ridicules du temps, et dans ses *Précieuses* déclarant une guerre vigoureuse à la pédanterie et à l'affectation. Plus Français encore, s'il est possible, la Fontaine résumait petites et grandes vérités dans ses *Fables*, et préparait dans ces mille drames vivants un éternel monument de naïveté, de grâce et de finesse.

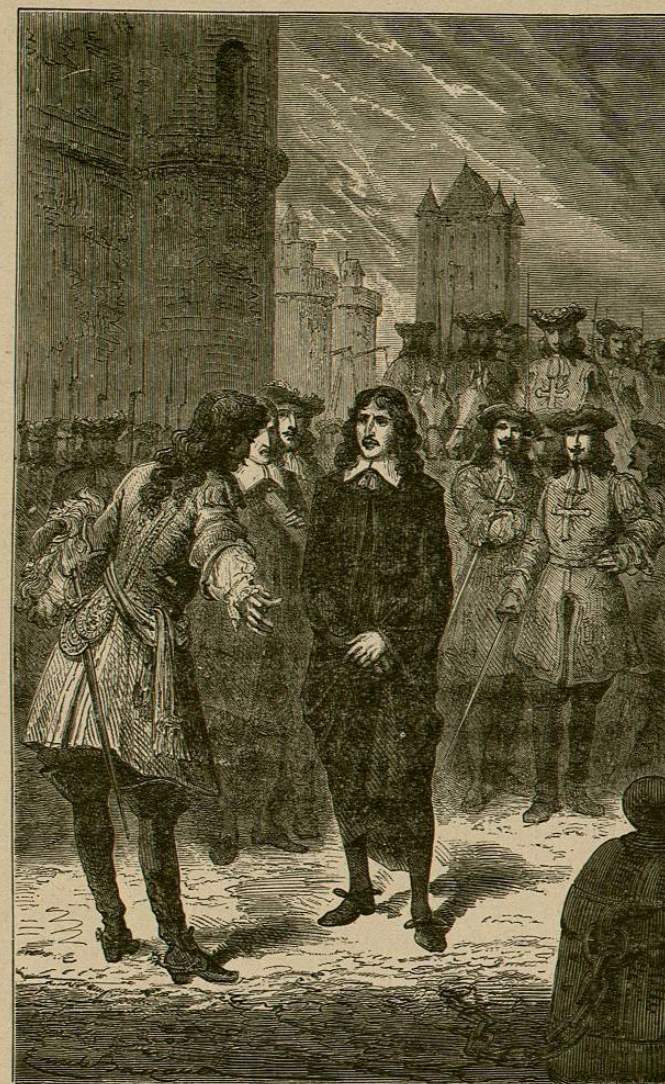
LXXXVI. A côté de ces œuvres, encore quelque peu païennes au fond, mais gardant pourtant une décence, une dignité inconnues de François I, philosophes et savants s'illustraient par des travaux plus austères. Investigateurs audacieux, ils bravaient non plus les écueils de la volupté, mais ceux de l'orgueil et du doute. Le Tourangeau Descartes, qui, après avoir combattu pour la liberté de la Hollande, devait mourir en Suède, et qui par suite subissait malgré lui l'influence protestante, publiait son fameux discours de la *Méthode*, prétendait apporter la certitude dans la philosophie comme dans le système du monde, et, posant hardiment l'indépendance de la raison humaine, lui donnait la tentation de se suffire à elle-même. Tandis que Newton débutait dans ses grandes décou-

vertes, et que l'Italien Galilée voulait imposer sur-le-champ à l'Église la rotation de la terre comme un dogme, Pascal, agrandissant le domaine des mathématiques et mesurant la pesanteur de l'air, sondait les mystères de Dieu avec autant d'audace que ceux de la science, réduisait la foi comme l'attraction à une hypothèse d'une immense probabilité, et, châtié par le doute qu'il avait soulevé, vivait dans de cruelles et croissantes angoisses. Ses affections, aussi bien que les

tendances de son esprit, le rattachaient au couvent de Port-Royal, au faubourg Saint-Jacques, rendez-vous des beaux esprits d'alors et foyer du jansénisme. Entrevue et repoussée par saint Vincent de Paul, cette doctrine, qui séduisit les âmes les plus saintes, et qui un moment entraîna jusqu'aux carmélites, formait une sorte d'aristocratie pieuse, où, bien que convertie, la duchesse de Longueville régnait encore, et recommençait une fronde religieuse. De même que Luther et Calvin avaient reproduit Arius, de même maintenant des pénitents illustres, de nobles intelligences imitaient Pélage, et sous le voile de l'austérité professaient un orgueil contenu, mais d'autant plus dangereux.

LXXXVII. Toutefois cette source de hostilité du savant dans son cabinet et de la

religieuse dans sa cellule, cherchant la certitude en dehors de la foi ou la vertu en dehors de l'obéissance, n'était qu'un péril lointain dominé, comme la licence des lettres et des mœurs, par la majesté de l'éloquence chrétienne. Des apôtres pleins de zèle évangélicisaient les villes et les campagnes ; les huguenots rentraient en foule dans le sein de l'Église, ici charmés par le jeune et aimable Fénelon, là subjugués par Bossuet, alors chanoine de Metz, ami des carmélites, digne



Fouquet est amené à Vincennes. (P. 282.)